



Dominique Rolin

# *L'Enragé*



roman

# L'Enragé

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : Pieter Brueghel l'Ancien,  
*Le triomphe de la mort*, 1562, Musée du Prado, Madrid.

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-253-6

Dépôt légal : D/2016/12.583/21

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Dominique Rolin

# L'Enragé

roman

*Postface de Ginette Michaux*



« Apprendre à marcher sans promesse sur le  
vide ».

*François Bon*

# I

## La clairvoyance est un bain frais – Mes yeux passent en premier

J'ai dû dormir longtemps. Impossible de préciser s'il s'agit de minutes, d'heures ou de jours. J'ai mal partout. J'ai froid. Pourtant le feu flambe clair dans la cheminée. Quelqu'un s'en occupe. Serait-ce la fin, déjà ? Déjà ? Je suis fatigué, heureux et malheureux à la fois. S'en aller à l'âge de quarante-cinq ans, c'est tôt.

– Mayken...

Ma voix est faible. Cependant la porte s'ouvre immédiatement, comme si ma femme avait guetté mon appel. La robe soulevée par ses petites chaussures feutrées fait un bruit de glissement. Elle approche avec une légèreté qui n'appartient qu'à elle. Elle pose sur un meuble le

candélabre qu'elle tenait à la main. Elle écarte les rideaux du lit dans lequel je suis presque assis, calé par les oreillers. Son visage est contre le mien, presque à me toucher. Elle est plus belle que jamais. Et, mon Dieu, qu'elle semble jeune sous le linge blanc drapé en turban sur sa tête. Je fais un effort pour soulever mon bras droit. Miracle ! je réussis à saisir un bout pendant de ce linge.

– Ôte-le, dis-je.

Elle m'obéit. Elle est coiffée comme j'aime : ses cheveux presque roux dégagent le front, les tempes et la nuque pour s'enrouler en nattes serrées que relie ensemble un cordon de petites perles. Des boucles s'en échappent et lui font... comment dit-on ?... je perds mes mots, c'est grave... une... auréole, voilà.

– Pieter.

Son souffle vient, surtout sur mes yeux. Elle a toujours su que mes yeux passent en premier dans l'ordre de mes sens. C'est par les yeux que j'écoute et flaire et touche, cela a toujours été ainsi. Place à mes yeux ! place ! Une fraîcheur couvre mes paupières et mes joues.

– Comment te sens-tu ?

Je réponds que je suis bien. À propos, quelle heure est-il ? Sept heures du soir. Peu importe.

On entend des cris et des galopades au-dehors sous les fenêtres. Une femme hurle. Non, non, non, supplie-t-elle, pas lui, oh, pas lui ! Silence de mort ensuite. Un corps vient de tomber sans doute, là, très près, et le sang coule, épais et noir, dans le caniveau. J'ai mal, on dirait qu'un démon me démolit à coups de marteau. Mayken me passe la main sur le front en me demandant de ne pas m'agiter. Elle a raison. M'abandonner à fond à la maladie d'abord, guérir ensuite. Moi, Pieter Brueghel, je veux peindre encore. Mes bras sont remplis de tableaux futurs. Des couleurs ruissellent sous ma peau, dans l'épaisseur de mes nerfs. Des corps, des visages, des horizons, des arbres, tout ce que je désire enfin.

Brusque besoin de pisser. Bon signe. Je le dis à Mayken, qui m'aide à enfiler mes pantoufles et ma robe de chambre. Elle me soutient. Elle prend le vase d'une main, de l'autre elle dirige le jet. Tintement cristallin du liquide mousseux montant dans le récipient. Cet objet d'utilité est superbe à regarder, frais comme un œil touché de biais par la bougeante lumière du feu. Mon urine est belle aussi, sombre topaze. À noter dans un coin de ma tête. Je tente quelques pas dans la chambre pour déraidir mes articulations. Cette



maladie qui me ronge (depuis, combien ? deux, trois ans) est directement et naturellement liée à la mort. On est obligé de vivre avec son squelette comme s'il était collé à l'extérieur de l'individu au lieu de rester fourré à l'intérieur. Mon squelette me donne des ordres. Eh bien non. Je ne me laisserai pas faire. Mayken a passé son bras autour de ma taille et je m'appuie contre elle de tout mon poids. Elle sent bon.

– Tu sens la bruyère, dis-je.

« Bruyère » est un mot-signal entre nous. Nous le prononçons seulement quand nous sommes émus. Et je le suis en ce moment : c'est la première fois que je retrouve assez de forces pour me mettre debout. Mayken devient rouge, aussi rouge que les manches de sa camisole. Le rouge est ma couleur de prédilection. Il est possible que ma femme rougisse uniquement à cause de ça. Par amour, elle en serait capable. Avec d'innombrables précautions elle m'installe sur le fauteuil près de la cheminée, voilà encore une chose que je n'ai plus faite depuis longtemps. Assez de mon lit ! Un corps dans un lit, c'est un mort anticipé, c'est un sac de linge sale, ça pue, c'est mou, c'est contre nature, ça n'a plus rien d'humain. Elle s'est assise à mes pieds. Des larmes

descendent sur ses joues fraîches. Une larme plus vive que les autres s'écrase sur sa gorge. Je voudrais y poser la main comme à l'époque où j'étais un homme robuste capable de dessiner et peindre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je me borne à observer le grain de sa peau, la manière dont le muscle du cou tourne sur les épaules. Dans l'intimité Mayken porte un déshabillé à petits plis très ouvert sur les côtés. Le buste s'y enfonce à la manière d'un fruit au fond d'une corbeille. Depuis la naissance de Jan il y a un an, Mayken a pris du volume. Épatant, les grosses femmes. J'apprécie aussi les maigres d'ailleurs, pour d'autres raisons. Sa jupe froncée à la taille lui donne du gonflant.

– Pourquoi pleures-tu, ma fille ?

Je l'appelle souvent « ma fille » pour m'amuser. Elle pourrait l'être puisqu'elle n'a que vingt-quatre ans. Elle l'est d'une certaine façon. Sans attendre de réponse à ma question, j'enchaîne :

– N'est-ce pas ?

– N'est-ce pas quoi ? fait-elle.

– N'est-ce pas que tu as vingt-quatre ans ?

Elle secoue la tête en faisant oui, elle frotte avec énergie son nez, ses yeux, sa bouche, elle

refuse de se laisser aller au chagrin, elle est forte, elle est même si forte qu'elle pourrait me protéger, me retenir au bord de... Me garder vivant dans une maison dont j'ai besoin et qui a besoin de moi aussi. On devine ça aux craquements discrets des boiseries. Une vraie conversation, tic, se tient, tic, dans l'épaisseur des murs, tac, des poutres, des châssis. La porte qui s'ouvre, par exemple, sur mon atelier juste à côté s'adresse à moi dans sa langue de porte :

– Viiiens, Piiieter, viiiens, Piiieter, le travail t'attend.

Voilà ce que je perçois continuellement depuis que nous habitons ici, à l'angle de la rue Haute et de la rue de la Porte Rouge, en plein cœur de Bruxelles. Il n'y a pour ainsi dire aucune distance entre le dedans de ma maison et l'extérieur animé de la ville. À certaines heures, j'ai l'impression que la foule du quartier des Marolles remplit l'espace de la pièce en me piétinant, elle s'assied sur moi, gueule, chante, boit, copule, bouffe, rote et parfois dégueule. Ces Bruxellois sont des gens fantastiques : rudes, joyeux, farceurs, violents, et qui osent aller ouvertement jusqu'au bout de leur folie, ce qui est plutôt rare. Dès 1563, quand nous nous sommes

mariés et installés ici, je me suis adapté à eux autant qu'eux à moi. Il y a du courant. Ces gens sont également d'un courage de lion. Leur façon de se battre contre ces salauds espagnols. Leur façon de résister en rusant, en volant l'occupant qui nous écrase, en tuant si nécessaire. Le peuple veut manger à sa faim. Il a raison. Manger, c'est la base. Sans la nourriture, il n'y a ni âme, ni Dieu, ni pensée, ni paradis, ni enfer. L'homme affamé n'est rien de plus qu'un bloc de viande à l'étal d'un boucher. J'aurais souhaité vivre encore pour assister à la fin de ce régime d'atrocités, cela aurait été le couronnement. Mais ça n'en prend pas le chemin. Malgré les rideaux épais masquant les fenêtres, j'entends de nouveau des cris et le fracas des armes entrechoquées. Cochons. Pourritures. Canailles.

– Calme-toi, dit Mayken en essuyant ma figure en sueur.

Elle m'embrasse, disparaît un moment et revient avec un bol de tisane fumante sur un plateau de cuivre. Bol. Cuivre. À noter. Elle me fait boire à petites lampées. La regarder encore et encore, cette belle femme qui est la mienne. Je n'ai plus rien d'autre à faire ici-bas, sans doute. Parce qu'elle est baissée, son corsage bâille, et sous

les plis de la jupe on aperçoit la courbe des mollets. Surprenant à imaginer : la chair visible du haut rejoint sous l'épaisseur des étoffes la chair visible du bas pour construire une espèce de colonne souple, rose, ronde, rousse à certains endroits. Et cette colonne-là m'appartient, oui, m'appartient à moi, Pieter Brueghel. Mieux encore : elle consent à n'appartenir qu'à moi. Une telle idée me réchauffe soudain si violemment que j'arrache mon béret et le jette à terre comme si je voulais défier quelque chose ou quelqu'un. Dès que je serai guéri, Mayken reprendra sa place à mon côté dans le lit, c'est important. La mémoire est liée d'abord au toucher, plus encore qu'à la vue. Si je touche Mayken, d'anciennes images renaissent au bout de mes doigts. Les paysages recommencent à briller, et les villages et les gens. Pour fêter ma guérison, j'irai à Notre-Dame de la Chapelle, au début de la rue Haute. Nous nous y sommes mariés il y a six ans. Je brûlerai un cierge en l'honneur de cette bizarre Vierge en cire installée il y a peu par l'occupant. Drapée de la tête aux pieds dans sa mante noire, elle révèle juste une portion de son visage de poupée tragique par une fente de l'étoffe. La flamme des bougies fait bouger des ombres et des lumières

blafardes sur son nez pointu et sa bouche mince. On pourrait croire qu'elle se marmotte des histoires à longueur d'année. Qu'est-ce qu'elle peut bien raconter ? Une certaine beauté solennelle et repoussante, oui. Un rayonnement glacé. Son autel est toujours bourré de femmes de n'importe quel âge qui se tiennent prosternées, mains jointes et cous tendus. En quelque sorte cette Vierge espagnole est leur miroir. En la priant, elles se contemplent sans doute, agenouillées sur les dalles froides. Pour ma part, je l'apprécie pour son étroitesse et sa rigidité cadavérique. Émouvante momie sans pitié. Elle répand autour d'elle en cascade un mystère que l'on ne percevra jamais. Au cours des siècles à venir, elle gardera son secret. Et cela vaut peut-être mieux. En fait, elle ressemble à *Dulle Griet*, ma grande païenne. Ce qui tendrait à prouver que nous sommes tenus par un très petit nombre de symboles. À chaque homme digne de ce nom revient la tâche d'ouvrir ces symboles comme on fendrait un corps avec un couteau bien aiguisé pour y aller voir au plus profond, en extraire de gré ou de force la signification cachée. C'est dur, mais ça vaut le coup. En réalité je n'aurai vécu que pour ça et j'en suis content. J'enrage pour

une seule raison : je n'ai plus assez de temps à ma disposition pour terminer mon travail de fouilleur. Dieu ne le veut pas. Dieu est injuste. Je hais Dieu en ce moment très précis de ma rumination parce que je crois en lui, donc parce que je l'aime et l'ai toujours aimé.

Mon enfance...

Halte. Trop tôt pour l'évoquer. Chaque chose à sa place. Ce qui importe à présent, c'est la mise en ordre d'un certain nombre de problèmes, petits et grands. Car il ne faut pas tourner le dos à l'évidence, hein, ce n'est pas mon genre, ce n'est pas mon style : il est probable que je ne passerai pas la nuit. Souffrance, souffrance du haut en bas : pieds, genoux, hanches, thorax, épaules, bras, tête. Tellement rageuse, cette souffrance, qu'elle en devient presque agréable.

– Pieter !

Mayken s'est redressée d'un coup en criant mon nom, lequel ne m'atteint qu'à travers des épaisseurs de brouillard. On pourrait croire qu'au lieu d'être proches l'un de l'autre, nous nous trouvons à l'extrémité d'un champ immense, découvert sous un ciel voilé. Les replis bleu-vert du terrain nous empêchent de nous apercevoir, ainsi que des rangées de saules au bord d'un

étang. Ma petite femme a peur. Elle craint de m'avoir perdu.

– Pieter, oh, Pieter !

Sa voix plane à la façon d'un oiseau d'hiver.

– Pieter !

Je me force à regarder mieux. Pas le moment de m'abandonner à mes visions. Imbécile que je suis. Mayken est là. Elle tremble. Elle trépigne. Elle agite la sonnette de cuivre posée sur le coffre. Elle est aussi blanche que sa guimpe. Elle m'appelle au secours, c'est sûr. Elle a besoin de moi, ma fille. Je fais un effort inouï, simplement pour tendre le bras vers elle comme je le fais depuis toujours. Elle... peut... compter... sur moi. Je n'ai pas le droit de me conduire en lâche avec cette femme qui m'a tout donné d'elle, et plus encore. Sans elle, je n'aurais rien foutu. Le brouillard qui me recouvre a un drôle de goût de fumier. La porte s'est ouverte et je reconnais vaguement notre vieille servante, occupée à s'essuyer les mains dans son tablier blanc. Très beau, ce blanc autour des mains rouges fripées par la lessive. À noter dans un coin de ma tête pour plus tard. Mais quel idiot je suis. Il n'y a pas de plus tard. Il n'y aura plus jamais, jamais de « plus tard » pour moi. De sorte que l'intérieur de mon



cerveau est bourré de notations inutilisables. Dommage. Tristesse. Connerie. Noir absolu qui précède ou suit un coup sur la nuque, un peu plus haut ou un peu plus bas, je ne peux le dire avec certitude et ça m'embête : j'ai l'habitude d'être précis, ponctuel, pour les petites choses de la vie autant que pour les grandes. J'ai toujours détesté le flou, l'indécis. À mon sens la maladie fondamentale de l'homme consiste à rester dans le vague de l'approximation, le doute, ni chair ni poisson, ni diable ni Dieu, ni bon ni mauvais, il se contente d'être un peu ceci et un peu ça, un peu ici et un peu là, et c'est ainsi qu'à force d'hésitation il digère sans y penser son existence. Ha ha, c'est plutôt la vie qui le digère après l'avoir transformé en mélancolique bouillie sentimentale !

Eh bien, moi qui me suis toujours méfié sur ce plan-là, voilà que j'éprouve ce soir un soulagement extraordinaire à me soumettre à l'incertitude. Supposition : si le tribunal de l'Inquisition me questionnait juste maintenant : « Pieter Brueghel, êtes-vous debout ou couché ? » je serais incapable de répondre nettement. Mon silence m'enverrait droit au gibet. Ou bien : « Pieter Brueghel, sommes-nous au printemps ?

en été ? en automne ? en hiver ? ». Ou bien encore : « Êtes-vous dehors ou dedans ? ». Même silence. On me pendrait autant de fois qu'il y a de points d'interrogation dans le procès-verbal. Parfait. Mais ce que ce tribunal de salopards ne saurait absolument pas interpréter, c'est que sous l'ignorance que j'ai de mon état corporel circule une très étrange clarté. La brume extérieure cache une magnifique lucidité intérieure. À ce niveau, la clairvoyance est un bain frais, fluide, ordonné, une sorte d'océan transparent et profond dans lequel mes sens, brassés incessamment, agités, retournés, gonflés, creusés par des vagues tourbillonnantes, se calent enfin au meilleur de leur forme. Comme quoi la maladie, la détérioration des chairs, l'imminence de ce qu'il est convenu d'appeler « la mort » sont autant d'aberrations superficielles. Je me sens très fort, très calme.

– Pieter !

J'ouvre les yeux avec difficulté : on dirait que des cailloux pèsent sur mes paupières.

Tiens. Me voici de nouveau dans mon lit. Une secousse de temps s'est produite sans que je m'en aperçoive. Il y a une animation particulière à travers la grande pièce. Je commence à émerger.

Les draps sont bien tendus. Ah, nous sommes en plein jour. Les rideaux sont écartés, le soleil met sur le sol un carré d'or tellement beau que si je faisais l'effort nécessaire je pourrais en saisir un coin et le tirer d'un coup jusqu'à moi comme s'il s'agissait d'une couverture en brocart. Mayken converse avec deux hommes habillés de noir qui me tournent le dos. Je n'ai jamais aimé le noir dans ma peinture. Quand je l'emploie, c'est seulement pour provoquer les couleurs environnantes, leur apporter une vibration particulière. Je suis de plus en plus persuadé que les couleurs sont des créatures vivantes : elles ont une structure originale, un organisme, une âme, une réflexion. Elles sont capables de se donner, mais capables également de se reprendre. D'aimer ou de haïr. Elles ont le pouvoir de l'orgueil et de l'humilité, de la joie et de la colère. Le tout est de savoir cela à fond et de les traiter avec le respect qu'elles méritent. D'ailleurs elles y sont sensibles. Elles vous rendent au centuple ce qu'on leur offre. Elles sont généreuses, les couleurs ! Je les aime parce qu'elles sont toujours plus éclatantes qu'on ne le supposait au départ. Sous l'effet d'un seul coup de pinceau, elles démarrent, jaillissent, claquent.

J'appelle Mayken. Les deux bonshommes restent dans leur coin, penchés sur la table où l'on distingue des instruments de métal et de verre : cornues, alambics, éprouvettes, pinces, etc., éclairés par la flamme bleue d'une bougie. Ma femme accourt. Je veux savoir quel jour nous sommes.

– Le cinq du mois de septembre, répond-elle.

– Et l'année ?

Elle sourit comme si je me moquais d'elle.

– Mil cinq cent soixante-neuf.

Elle ajoute aussitôt que la veille au soir j'ai eu un malaise alors que j'étais assis près du feu. J'étais tombé raide en arrière.

– Tu m'as fait peur, petit homme.

– Qui sont ces hommes en noir ?

– Des médecins que j'ai fait chercher.

– Pourquoi pas notre docteur habituel, Mayken ?

– Il séjourne à Anvers en ce moment.

– Je n'aime pas ces étrangers, ma fille. Fous-les dehors.

Un peu gênée, elle me fait un léger signe d'intelligence et va vers les sinistres individus qui secouent la tête en avançant leur lèvre inférieure

avec une moue obscène. Je n'ai jamais eu confiance dans la médecine. Mais ce matin, devant ces oiseaux aux paupières blanchâtres, ma réticence se fait plus profonde encore. Qu'ont-ils découvert au sujet de mon corps que je ne sache depuis longtemps ? Qu'il est en train de trépasser ? Et après ? Ils s'imaginent peut-être, dans leur caboche que la science embrouille, m'enseigner quelque chose de nouveau ? de sublime ? de suprême ? Oh, débilité ! Mon expression doit les effrayer sans doute. Ils s'éloignent. Leur cape noire se soulève, on dirait des ailes de corneille. Corneilles. Les corneilles de mon pays natal. Halte. Repousser de telles images. Trop tôt pour leur céder. Problèmes urgents à résoudre. Par lents battements d'étoffes les types disparaissent de profil dans l'entrebâillement de la porte que la vieille servante prend soin de refermer. L'autre servante nettoie les carreaux des fenêtres ouvertes en grand sur les deux rues. Du côté Porte Rouge, le silence est un peu argenté, filiforme. Alors que du côté Haute l'animation est épaisse, brune, avec des reliefs. La rumeur est si forte même que j' imagine que ce doit être jour de marché. Rires gras des marchands de poisson, rires déchirants des bouchers,

rires mouillés des maraîchers. Odeurs montant des échoppes où l'on débite des platées de moules cuites au jus. Tout cela est bon à entendre, à respirer. Étant donné mon lamentable état physique, je me vois forcé de développer au maximum un don d'ubiquité qui m'a grandement servi tout au long de ma foutue existence. Je suis cloué dans mon lit, mais je suis également partout. Être à la fois ici, là, plus loin, en haut, en bas, à gauche, à droite, devant, derrière, etc., est une loi irréversible, donc une source de violence et de plénitude. Si je me suis voué à la peinture, c'est en partie pour classer dans ma tête et sous ma main l'agitation démente d'un univers qui me paraît depuis toujours à portée d'œil, malgré son infinité.

– Ma chérie...

– Je suis là, Pietje.

– Où sont les enfants ?

Je veux la présence de mes fils. J'en suis privé depuis un temps fou. Mayken sort et revient un moment plus tard, traînant Pieter, l'aîné, par la main. Jan est assis sur le bras de sa nourrice : il gueule à pleins poumons en frappant de ses petits poings le buste de la grosse femme, il est hors de lui, on a dû interrompre son repas.

– Il veut téter encore ? eh bien qu’il tète, nom de Dieu !

La nourrice s’installe à proximité de mon lit, déboutonne son corsage, et mon garçon se jette sur le sein nu. Dès qu’il commence à sucer, il se tait. Son visage rouge de bébé s’appuie à la chair dorée de la nourrice. Tchk, tchk, tchk, fait sa bouche goulue tandis qu’il paraît m’observer de biais, d’un œil bleuté, vague et stupéfait. Rien n’est plus beau qu’un œil. C’est pourquoi la planète appelée Terre peut être considérée comme un œil. Elle *est* un œil. Organe étonnant qui fait le lien entre le dedans et le dehors sans qu’on puisse comprendre clairement où commence l’un, où finit l’autre. À l’instant précis de ma rumination, j’ignore tout de mon fils, qui ne sait rien de moi. Il se borne à fixer mes yeux qui fixent les siens, troubles encore comme s’ils n’appartenaient pas tout à fait à notre univers de réalité. Ses cils dorés battent avec lenteur. Se souviendra-t-il de moi, couché et moribond, plus tard, quand il sera un homme ? Gardera-t-il de cette matinée une image, même fugace comme celles qui parfois nous visitent en rêve ? Peu probable. Impossible. Sans doute. Triste. Beau. Enchaînement de la vie à la mort. Irrémédiable

mouvement qui nous entraîne depuis les premières limbes jusqu'aux dernières. Vague envie de pleurer. Regrets.

Tchp. Jan décolle sa bouche du mamelon violet. Du lait lui coule sur le menton. La nourrice essuie, s'écarte. Le tableau change de perspective. Au centre de la pièce, Mayken surveille les jeux bizarres de Pieter l'aîné, cinq ans. Pieter II, comme nous avons pris l'habitude de le nommer pour le distinguer de moi. Et même Pieter d'Enfer quand il se montre insupportable, et c'est fréquent. Faire des enfants. Drôle d'histoire. Et si mes deux fils devenaient peintres, eux aussi ? Et si mon travail se poursuivait après ma mort d'une manière autre, plus libre, travail irrésistiblement plongé dans une matière qui ne me concerne plus ; s'il était armé d'une vigueur suffisante pour marquer le destin de mes garnements, quelle merveille ce serait... Ah, ce que ça peut être bon de ressentir toutes ces petites choses-là. Je me fous de la mort, à présent. Des larmes de plaisir me descendent jusqu'à ma barbe. Ça chatouille. J'ai l'impression d'être traversé par un ruisseau. Les enfants se retirent de la pièce comme par enchantement. Pieter n'a pas fait



attention à moi, il ne m'a pas embrassé. Tant pis. Je sens peut-être mauvais.

Mayken retourne mes oreillers. Ferme les fenêtres. C'est vrai qu'il fait froid soudain. Le glissement de la saison vers l'hiver est sensible. Cela est bon. Il y a une certaine façon de traiter la mort comme s'il s'agissait d'une personne appétissante. Ce n'est pas toujours possible, bien entendu. Parfois seulement. Oui, parfois. Maintenant par exemple. J'aime Mayken et Mayken m'aime. La coïncidence de ces deux élans a quelque chose de troublant, d'anticonventionnel qui me plaît. Pas donné à n'importe qui. En plus de mon travail, j'aurai eu ça : un amour si chaleureux qu'il m'évoque l'idée d'un gros pain. Croustillant. Si je rapproche l'amour du pain, ce n'est pas fortuit. Le boulanger d'à côté vient sans doute de sortir sa fournée. L'amour a une croûte dorée craquant sous la dent, et puis cela devient tendre, douillet sous un tas d'épaisseurs bises ou blanches, selon. Si j'avais pu vivre encore un certain temps, j'aurais fait un, deux enfants de plus à ma femme. Crétin. Inutile de rêvasser, Pieter Brueghel. Il se fait tard. Les jours déjà raccourcissent. Je demande à Mayken de bien m'écouter.

– Tu vas dans mon atelier...

– Oui.

– Tu ouvres le coffre sous la fenêtre de droite, celui qui a de grosses serrures.

Elle secoue la tête à chacune de mes phrases.

– Tu y trouveras, numérotées et signées, une série de dix eaux-fortes. Amène-les-moi.

Elle obéit aussitôt, revient avec les planches, qu'elle dispose sur le lit à ma demande. Elle les tourne une à une. Je les examine avec attention. Si je ne souffrais pas tant, je poufferais devant ces gravures où j'ai mis plus de fureur et de haine encore que je ne l'avais cru afin de stigmatiser les horreurs d'un pouvoir criminel. Elles sont parfaites. Elles sont parlantes. Si jamais une perquisition a lieu chez moi après ma disparition, Mayken peut être arrêtée, jugée, torturée, pendue ou brûlée vive pour délit d'opinion. Donc : impossible de conserver tout ça sans nuire aux miens. Dommage. Elles ne sont vraiment pas mal du tout. J'y avais mis le paquet. C'était tout juste avant ma rechute de l'an dernier. Dommage.

– Chérie, tu vas détruire ces planches.

Elle se mord la lèvre. Mon ordre lui fait du mal. Elle pose sa tête sur l'oreiller contre moi. Elle me dévisage avec intensité. Puis elle fourre

son joli front sous ma bouche. J'y mets une série de baisers. Et la voilà qui commence à déchirer posément, feuille après feuille, les dix estampes. Et elle entasse les morceaux dans le creux de sa jupe. Et elle va s'agenouiller devant l'âtre. Et elle jette le tout dans les flammes, qui se font soudain très hautes, aussi vives qu'un lever de soleil au milieu d'un crépitement d'étincelles et de mouches de cendre noire retombant sur les briques. Bonne chose de faite. Elle revient vers moi. La nuit tombe. Maintenant le silence s'est installé dans la ville alentour. Je suis soulagé. Il me reste encore quelques heures de lucidité à vivre. Les employer avec force : elles seront utiles.

– Ma femme, dis-je, j'ai besoin de toi.

Elle remet sa tête sur l'oreiller en massant le drap autour de son cou pour me donner l'illusion que nous allons passer la nuit l'un contre l'autre comme avant. Ses yeux paraissent immenses. De plus en plus immenses. Les cils chatouillent ma joue à chaque battement de paupière. Encore plus immenses, surnaturellement brillants, comme au seuil d'une métamorphose. Oui. Oui. En effet. Ils prennent les dimensions de la pièce. Ils se font fixes, d'une translucidité de plus en plus attirante. Ils contiennent quelque chose d'important qu'il

me faut absolument découvrir. Je dois y plonger en profondeur. Ils se transforment en un seul puits circulaire. Je vais y pénétrer par le milieu, plus sombre, plus creux, plus scintillant que le pourtour. Le puits en question m'appelle, me tire, me convie au grand voyage de mémoire. Laisse-toi aller, Pieter. D'ailleurs il n'y a pas d'autre solution. Allons, Pieter, entre, entre. Traverse les apparences, mon vieux. Coule-toi dans les méandres du dedans de ton passé. Et fais-en le point.

## II

Ma mémoire est d'abord un ciel –  
Chaque souvenir est un lac

Ma mémoire est d'abord un ciel. Les innombrables ciels que j'ai vus par la suite n'ont jamais pu l'effacer, ou simplement l'assourdir, l'enténébrer, le rendre insignifiant à cause de la distance. C'est ainsi que mon tout premier souvenir de petit garçon – je devais avoir cinq ou six ans – est resté cloué dans le fond de ma tête. Nous étions sans doute au printemps. J'étais couché au milieu d'un pré qui descendait en pente douce vers la mare devant la ferme. Mon œil suivait un vol d'oiseaux qui ne cessait de décrire là-haut de grands cercles noirs. Il y avait autant de cercles que d'oiseaux en réalité. Ça montait ou descendait librement, se croisait,

s'écartait, se serrait, se rapprochait sans interruption, revenait en arrière avant de bondir de nouveau. Et mon cœur s'est mis soudain à battre pour la raison suivante : les cercles en question griffaient le ciel sans y laisser la moindre trace. On pouvait imaginer que les oiseaux apprenaient à écrire sur un tableau blanc, exactement comme j'apprenais à écrire, moi, sur un tableau noir à l'école. Pourtant, du côté des animaux volants, les lettres étaient, puis cessaient aussitôt d'être. Cela aurait dû en rester là. Eh bien non. Au fond de ma tête, le manège noir des oiseaux se maintenait extraordinairement souple, vivant et fort, tout comme s'il y était gravé à mesure au moyen d'une plume bien taillée.

Mon impression était si violente que je me suis mis debout sur mes pieds nus. Le paysage entier – mon premier paysage – a paru s'organiser d'un seul coup autour des oiseaux que venait de boire en quelque sorte mon regard de petit enfant. Les nuages, un peu dorés sur les flancs, paraissaient sourdre du bleu en formes confuses, ultra-légères, continuellement changeantes. Un peu plus bas se tendait la terre, très plate mais adoucie par un revêtement d'herbe mouillée. Plus bas encore le sol se creusait autour d'un étang

bordé de roseaux à tête de velours noir. J'ai ressenti un tel contentement et un tel confort que j'ai grimpé au sommet d'un petit saule tordu. Puis je suis retourné en courant vers la ferme Ooievaarsnest. J'ai fait peur aux poules, aux canards. Tout se passait dans la plus grande étrangeté, comme si je voyais la ferme où j'étais né à travers des yeux neufs. Ce qui m'a frappé surtout : le toit de chaume volumineux et doré semblait mieux fait pour supporter le ciel entier que pour couvrir la maison basse. Je suis entré dans la salle où maman s'occupait à éplucher des légumes. Sa besogne l'absorbait au point qu'elle ne m'a ni vu ni entendu. Sans hésitation je suis allé prendre sur la maie une planchette de bois, je l'ai choisie aussi lisse que possible. J'ai pris également un bout de charbon qui traînait par là. Je suis ressorti en vitesse. J'ai contourné l'étang.

– Tu dois, sonnait une voix dans ma tête.

Ce « tu dois » avait un aspect de gaieté succulente. Moi qui aimais tant désobéir et rechigner, je n'avais qu'une envie : m'y soumettre sans discussion.

Ma main s'est mise à voler sur la planche. Ma main fonctionnait comme si elle avait cessé de m'appartenir. Elle me tirait au bout de mes

doigts repliés. Elle se chargeait de fixer en toute liberté ce qui avait captivé ma vision un moment plus tôt : les oiseaux, les nuages, la ferme, les poules, le saule, les chevaux, et aussi les arbres, et plus loin en arrière un moulin à vent délicatement posé comme une sorte d'insecte au bord de l'horizon... Et qu'y avait-il encore ? Mon Dieu, j'avais peur d'oublier, de négliger tel ou tel détail et je n'en avais pas le droit. La moindre graminée, le plus mince reflet sur l'eau ou sur la croupe ambrée d'un cheval, un seul mouton au sein du troupeau qui paissait par là-bas, surveillé par le berger, tout cela prenait dans l'ensemble une part fondamentale qui ne pouvait être trahie. Et trahie par moi. Car je me découvrais brusquement responsable, moi, tout jeune enfant, de la vieille nature, des gens qui l'habitaient, de la lumière qui ne cessait d'en modifier d'une seconde à l'autre les nuances. J'étais chargé désormais de la saisir, de l'exprimer.

Bien entendu, ce n'est qu'après plusieurs années que j'ai compris clairement le sens du choc éprouvé ce jour-là. Sur le moment j'ignorais qu'il s'agissait d'un point de départ. Je me suis borné à terminer ma planche. Je l'ai ramenée à la ferme en poussant divers cris d'animaux : c'était



la joie. Papa venait de rentrer des champs. Maman, aidée par le valet d'écurie, barattait du beurre dans un coin, je crois. Je leur ai fourré le dessin sous le nez. Ils se sont assis tous les deux sur des tabourets, à proximité de la cuve noire suspendue au milieu de la salle. Ils regardaient mon paysage, puis moi, puis de nouveau le paysage en laissant pendre leur bouche à force de surprise. Cloués, mes vieux ! Ils étaient incapables de prononcer un mot. Cependant, tandis que je me roulais par terre à force d'être heureux, ils ont finalement retrouvé la parole pour me traiter de fou. J'avais abîmé ma blouse et mon fond de culotte, hé !

– Va te laver, m'a dit mon père sur un ton rude, tu sens la vase, Piet, mon garçon.

J'ai couru me plonger dans le baquet d'eau de l'étable à côté, j'ai baisé le mufler des vaches, j'ai caressé les flancs de chaque cheval. Oui, j'étais fou, j'étais fou. Et c'était tant mieux. Et rien ne pourrait m'empêcher désormais d'observer les choses et les gens à travers une telle folie. Cette folie m'appartenait, oui, à moi seul, Pieter Breughel, né dans un village des environs de Breda, aux Pays-Bas, au cours de l'année... Au fait, quelle année exactement ? À ce propos, un

trou noir s'est fait dans ma mémoire, une ombre, un manque dû sans doute à ma très chère mère qui essayait en vain de calmer son garçon surexcité.

Car un peu plus tard s'est produit un second événement dont je me souviens avec non moins d'exactitude. Curieux, les souvenirs ! Chaque souvenir est une espèce de lac parfaitement fini, bien isolé à l'intérieur d'un espace immense que l'on est bien obligé de nommer le Temps. Entre les lacs en question s'étale un vide brumeux et doux, ni chaud ni froid, apparemment dénué d'intérêt mais qui, bientôt, se révèle d'une importance capitale. On s'aperçoit vite qu'un tel vide, séparant les lacs les uns des autres, apporte à ceux-ci un relief éclatant, une singularité. D'abord on essaie de ne pas en tenir compte, un peu par peur, un peu par légèreté. L'homme est léger dès sa naissance. On voudrait donc revenir en arrière dans le but de fréquenter les lacs anciens sans s'y engager vraiment. On se borne à quelques promenades sur leurs bords irréguliers et mousseux. On veut à la rigueur s'y asseoir, cueillir des coquelicots, cracher sur l'eau dormante, mieux encore : y jeter de menus cailloux. J'ai souvent fait cela dans la réalité. Donc je dois le

faire aussi en imagination. Soyons équitable. Quand un caillou perce un lac de souvenirs, une série de cercles naît alentour : ils vont s'agrandissant, ils touchent les berges, on croit d'abord qu'ils sont arrêtés par l'obstacle majeur de la terre ferme. Eh bien pas du tout. Les cercles continuent à s'agrandir démesurément dans un autre lieu, plus secret. J'avais beau n'être qu'un très petit garçon, je pressentais déjà tout cela sans rien savoir de précis. J'étais ému. J'étais possédé par une certitude inexplicable, joyeuse et torturante : à travers les nappes de l'air, bleues, vertes, dorées, pourpres, grises, selon la saison et la position du soleil, mes cercles intérieurs, immensément déployés, continuaient de s'étendre et s'étendre encore en direction de l'infini. Un infini qui jamais ne se laisserait capturer.

Cela ressemblait bougrement à une invitation que Dieu m'aurait faite. Il fallait donc s'élancer sans crainte dans le sens d'une telle invitation. Impossible de s'y soustraire. D'un côté j'étais choisi peut-être, désigné. Mais de l'autre j'avais la conviction suivante : être choisi réclamait avant tout de choisir. Voici comment les choses se sont passées au cours de ma première année à l'école du village, où le curé nous servait